

THOMAS SOWELL

ILLUSIONS
DE
LA JUSTICE SOCIALE

Traduction et notes de Radu Stoenescu

CARMIN

2025

PRÉFACE
ÉGALITÉ, QUE DE CRIMES
COMMET-ON EN TON NOM !

Thomas Sowell, une vie à estimer le coût des bonnes intentions

LES LECTEURS français se divisent en deux catégories : d'une part, ceux qui ont vu la vidéo *Evergreen et les Dérives du progressisme* sur la chaîne YouTube de « Sanglier Sympa »¹ et, d'autre part, ceux qui iront la voir, avant de poursuivre la lecture de cette préface. Il faut avoir un contact direct avec ces monstres étonnants, cette tératologie nouvelle — souvent réduite, presque édulcorée, au terme *woke* — avant de commencer à réfléchir —, ce qui sera une façon de mettre nos pas dans ceux de cet immense auteur qu'est Thomas Sowell, que nous avons eu le réel privilège de traduire. Et ceux qui, après leur visionnage, penseront toujours que ces « délires américains » ne les concernent pas iront feuilleter le récent rapport du très français Conseil économique, social et environnemental (CESE) — organe consultatif de la République — intitulé *Éduquer à la vie affective, relationnelle et sexuelle*. Ces curieux incrédules y apprendront que désormais « la famille [est] le premier incubateur du sexisme », que « les familles ne semblent donc pas naturellement conduire à une éducation non sexiste telle que prévue par les standards de l'éducation à la vie affective, relationnelle et sexuelle² ». Et si les parents

1. <https://www.youtube.com/watch?v=u54cAvqLRpA>.

2. Adopté le 10 septembre 2024, p. 181, <https://www.lecese.fr/travaux-publies/eduquer-la-vie-affective-relationnelle-et-sexuelle>.

ne sont pas d'accord, que préconise-t-on de faire ? « La création d'une incrimination pénale sanctionnant l'entrave au droit des enfants à bénéficier d'une EVARS. » Encore un « vide juridique » qui sera comblé, c'est Philippe Muray qui en aurait été ravi³.

Avec moins d'humour, mais avec plus de rigueur factuelle que l'essayiste français, Thomas Sowell se bat contre cette folie depuis un demi-siècle, à coups d'un livre tous les deux ans en moyenne. Économiste, philosophe, historien et critique culturel, ce géant de la pensée est un travailleur infatigable qui va sur ses 95 printemps, mais dont l'œuvre est encore injustement méconnue en France. *Illusions de la justice sociale* est son dernier ouvrage, mais espérons qu'il sera le premier d'une longue série de traductions, qui réparerait la négligence coupable des Français envers cet auteur majeur. L'Âge d'Homme avait publié en 1990 son *Amérique des ethnies*, désormais introuvable, et les éditions Valor viennent enfin de rendre disponible en français le manuel que tout honnête homme devrait lire : *Économie basique. Guide de bon sens en matière économique*, qui en est à sa cinquième édition américaine.

Sowell est un homme au destin personnel semblable à celui d'Albert Camus, moins la fin tragique de l'écrivain français. C'est un Noir du sud des États-Unis, orphelin à l'âge de deux ans, et qui est devenu à force de travail et de persévérance un docteur en sciences économiques, diplômé de Harvard et de l'université de Chicago, et un des penseurs américains les plus influents. Plusieurs présidents américains, dont Ronald Reagan, ont voulu le nommer au gouvernement, mais il a toujours refusé, pour garder son indépendance d'esprit et poursuivre son travail de recherche. Il a enseigné dans de nombreuses universités

3. Voir « L'envie de pénal » dans *Exorcismes spirituels*, Paris, Les Belles Lettres, 1997.

Préface

américaines entre 1965 et 1980, avant de devenir *Senior Fellow*⁴ de l'Institut Hoover de l'université Stanford (Californie).

Pourquoi le lire aujourd'hui ? Parce que, livre après livre, Thomas Sowell fait la chose la plus difficile qui soit selon Charles Péguy : regarder le monde en face et ne pas détourner le regard. Il est un de ces esprits rares et virils pour qui méditer, ce n'est pas élaborer des rationalisations pour escamoter le réel, mais rester fidèle à l'observation, quel que soit le prix à payer pour nos illusions.

Son courage intellectuel s'est forgé dans la douleur : à la mort de ses parents, il est élevé par une grand-tante maternelle, qui déménage à New York lorsqu'il a neuf ans. D'enfant de la Caroline du Sud — État américain célèbre pour sa culture du barbecue et sa religion du thé glacé sucré, plutôt que pour son raffinement —, Sowell devient un *Black* de Harlem, alors qu'éclate la Seconde Guerre mondiale. Comme il le raconte dans son autobiographie, *A Personal Odyssey*⁵, un événement va donner un tournant inattendu à sa vie : un garçon du voisinage lui explique le fonctionnement de la bibliothèque municipale. Curieux, intelligent et ambitieux, il va y passer tout son temps libre — ce qui l'amènera à intégrer en 1945, après des examens exigeants, le prestigieux lycée Stuyvesant de New York. Mais il est impossible de vivre à Harlem et d'aller à l'école au sud de Manhattan, c'est-à-dire de faire chaque jour comme quatre heures de métro au moment de la sortie des bureaux. De plus, les autres membres de sa famille décomposée voient d'un mauvais œil que Sowell s'élève plus haut qu'eux ; l'animosité finit par dégénérer en conflit ouvert, si bien qu'il quitte l'école et la maison

4. C'est-à-dire qu'il reçoit une bourse perpétuelle (supérieure à 150 000 dollars par an) pour poursuivre ses recherches sans obligation d'enseigner, mais en publiant régulièrement des travaux et en participant aux débats sur les sujets majeurs en lien avec sa spécialité.

5. New York, The Free Press, 2000.

Préface

de sa mère adoptive à l'âge de dix-sept ans. Ces expériences précoces forment le socle de ses sujets de prédilection pour les années à venir, sur lesquels il reviendra même dans ce dernier livre : le lien entre la désagrégation des familles et la pauvreté, la lutte de l'individu doué contre un environnement hostile et envieux, et le rôle d'une volonté libre, mesurée et conséquente dans l'épanouissement individuel.

Ces débuts difficiles dans la vie sont aussi le terreau de son intérêt précoce pour... Karl Marx, qu'il étudiera très profondément lorsqu'il reprendra ses études supérieures, au retour de la guerre de Corée, en 1952. Il écrira son mémoire sur ce « maître du soupçon » et trente ans plus tard, en 1985, il publiera *Marxism: Philosophy and Economics*, bien qu'entre-temps il sera devenu un disciple de Milton Friedman et un membre de la tant décriée « école d'économie de Chicago »⁶. Cela montre qu'intellectuellement les libéraux sont peut-être moins sectaires que leurs ennemis progressistes, pour qui lire les ouvrages de l'adversaire, c'est déjà souiller sa pureté idéologique.

Ce qui aura détourné Thomas Sowell de la vision marxiste du monde, comme il le dira plus tard, ce sont « les faits »⁷. Les faits,

6. En France, ces économistes sont victimes d'une campagne de dénigrement, parce que Milton Friedman a notamment donné des conférences au Chili sous Pinochet, le dictateur ayant renversé le président socialiste Allende en 1973. Sur ce sujet délicat, on pourrait écouter la parole du dissident tchèque Václav Benda (1946-1999), qui a déclaré que Pinochet avait « peut-être ses aspects cruels, néanmoins c'étaient des réponses aux avancées extrêmement non démocratiques et extrêmement cruelles du communisme international », <https://www.upi.com/Archives/1994/06/06/Human-rights-activist-praises-Pinochet/7718770875200/>. Sowell a toujours évité de s'impliquer politiquement ; néanmoins, il fait sien le dicton romain *Si vis pacem, para bellum* et écrit : « Si vous n'êtes pas prêts à utiliser la force pour défendre la civilisation, alors soyez prêts à accepter la barbarie » dans *Is Reality Optional?* (Stanford, Hoover Institution Press, 1993, p. 191, notre traduction).

7. Voir son interview sur la chaîne YouTube *The Rubin Report* : [youtube.com/watch?v=5Ivf9jrXGAY](https://www.youtube.com/watch?v=5Ivf9jrXGAY).

encore les faits, toujours les faits, comme il le rappelle dans l'épigraphie qu'il a placée en tête de ce livre, ce sont eux qui l'intéressent, et non les constructions abstraites, les châteaux en Espagne ou les utopies irréalisables. En ce sens, il a retenu et appliqué une leçon marxienne que nombre de prétendus disciples de Marx ont oubliée : la pensée doit suivre le réel, et non s'y substituer. Même dans un de ses livres assez récents, *Discrimination and Disparities*⁸, il revient à ses lectures de jeunesse pour utiliser ce passage d'une lettre célèbre de Friedrich Engels, afin de décrire un point essentiel de sa propre vision du monde : « l'histoire se fait de telle façon que le résultat final se dégage toujours des conflits d'un grand nombre de volontés individuelles, dont chacune à son tour est faite telle qu'elle est par une foule de conditions particulières d'existence ; il y a donc là d'innombrables forces qui se contrecarrent mutuellement, un groupe infini de parallélogrammes de forces, d'où ressort une résultante — l'événement historique — qui peut être regardée elle-même, à son tour, comme le produit d'une force agissant comme un tout, de façon *inconsciente* et aveugle. Car, ce que veut chaque individu est empêché par chaque autre et ce qui s'en dégage est quelque chose que personne n'a voulu⁹. »

Ce qui retient l'attention de Sowell, c'est ce que les vieux staliniens et les jeunes progressistes ont conjointement oublié : l'*humilité* d'Engels (et de Marx) devant ce qui se passe, devant ce qui émerge du conflit des volontés, la conviction que la vie est faite d'événements dont personne n'est vraiment responsable, mais auxquels tout le monde participe. C'est une des idées qui animent fondamentalement Sowell, qu'il retrouvera exprimée autrement sous la plume de son autre maître à penser, Friedrich August von Hayek. En effet, ce que décrit Engels — et il y a un

8. New York, Basic Books, 2018.

9. Lettre d'Engels à Joseph Bloch, 21-22 septembre 1890 :

<https://www.marxists.org/francais/engels/works/1890/09/18900921.htm>.

Préface

peu de malice de la part de Sowell de rappeler cela aux progressistes — se rapproche beaucoup de « l'ordre spontané » dont parle Hayek, notamment dans son œuvre majeure *Droit, législation et liberté*, vol. 2 « Le mirage de la justice sociale », auquel Sowell a sans doute pensé en écrivant *Illusions de la justice sociale*.

Il faut saisir dans toute sa profondeur ce principe qui traverse toute l'œuvre de Sowell, repris de Hayek et sur lequel il insiste plus particulièrement dans ce dernier livre : la société, avec ses injustices et ses réalisations grandioses, n'est pas un sujet conscient et agissant, c'est pourquoi personne ne peut sérieusement prétendre que « c'est la faute à la société ». Cette phrase devrait rester ce qu'elle est : le leitmotiv d'une chanson fameuse des Inconnus, mais pas une idée sérieuse. Or, l'inquiétude de Sowell, c'est de voir que cette plaisanterie est devenue un principe d'action pour beaucoup de gens, qui veulent que « la société » fasse ceci, ou qu'elle ne fasse plus cela. Le propos de ce livre est basé sur ce rappel : c'est le gouvernement, ou une autre organisation qui peut agir, mais « la société » n'est pas une organisation et, à défaut de comprendre et d'accepter ce fait, on encourt de graves déconvenues aussi bien personnelles que collectives.

Le deuxième principe qui structure la pensée de Sowell est un corollaire du premier : les entités qui prétendent « organiser » la société, au lieu de la laisser à son « ordre spontané », risquent de lui faire plus de mal que de bien, parce que toute organisation perturbe cet ordre, en réglementant et empêchant l'action libre de chacun des membres. Plus précisément, la réglementation crée des problèmes au lieu de les résoudre *parce que ceux qui créent des normes ne possèdent pas et ne peuvent jamais posséder les connaissances pertinentes pour les personnes dont ces pouvoirs extérieurs règlent la vie*. C'est exactement ce qui avait fait exploser de rage en 1966, selon une anecdote célèbre, Georges Pompidou, qui n'était encore que Premier ministre, contre celui qui n'était alors qu'un

Préface

jeune collaborateur, Jacques Chirac, venu lui présenter une pile de décrets à parapher : « Arrêtez d'emmerder les Français ! Il y a trop de lois dans ce pays, on en crève, laissez-les vivre, et vous verrez ça ira beaucoup mieux. »

Ces « emmerdements » sont très concrets, comme l'illustre un savoureux roman du regretté Benoît Duteurtre, disparu en 2024, *le Retour du Général*¹⁰, qui commence par la révolte d'un homme ordinaire, qu'une directive européenne — « la directive sauces émulsifiées¹¹ » — prive soudainement d'un de ses plaisirs habituels : manger un œuf mayonnaise dans un bistrot parisien ! Cette déconvenue est la conséquence d'une décision de technocrates interdisant aux restaurateurs, pour la sécurité des consommateurs, de servir de la mayonnaise maison qui aurait été conservée plus d'une journée. Or, pour le bistrotier, il revenait désormais trop cher d'en fabriquer tous les jours. Conséquence concrète : remplacement de la « sauce onctueuse » par une « émulsion de pacotille, venue d'un monde où le souvenir de la vraie mayonnaise avait disparu pour toujours ».

Voilà l'illustration d'un des problèmes actuels qu'explore Sowell dans ce livre : l'étouffement de la vie quotidienne sous une avalanche de normes, résultat de la volonté de tiers importuns (les technocrates) de se mêler de ce qui ne les regarde pas à la place des premiers (et seuls) concernés. Voilà aussi le sens premier du libéralisme dont se revendique Sowell : laisser chacun — le bistrotier, le client — prendre ses responsabilités ; et si quelqu'un fait une erreur, qu'il l'assume. « La liberté, c'est avoir le droit de se tromper », disait Jacques Brel dans une célèbre interview où il exposait sa philosophie de la vie. C'est exactement ce pour quoi Sowell lutte depuis toujours : pour l'autonomie

10. Paris, Fayard, 2010.

11. Cette directive, qui s'occupe des sauces *émulsionnées*, existe vraiment. https://eur-lex.europa.eu/legal-content/FR/TXT/PDF/?uri=OJ:JOC_1976_054_R_0001_01.

individuelle, non perturbée par des tuteurs improvisés, comme le gouvernement, les agences, les collectifs, les ONG, qui préemptent les décisions de plus en plus de personnes, en Europe et en France en particulier.

Comme Sowell le rappelle en reprenant Hayek, les bureaucrates qui « emmerdent les Français » ont « une présomption fatale », en pensant pouvoir rassembler les connaissances pertinentes sur un monde en mouvement incessant, et en refusant d'admettre que le marché libre intègre et génère des connaissances, sous forme de prix établis par l'offre et la demande, « qu'aucun cerveau et aucune organisation ne pourraient posséder ou créer¹² ». Les technocrates limitent ce « droit de se tromper » en pensant savoir mieux que chacun ce qu'il serait juste de faire, par exemple en obligeant les bistrotiers à jeter la mayonnaise chaque jour, comme si chaque restaurateur était incapable par lui-même de remarquer si un produit est avarié ou non. Ces règlements, devenus contraintes légales, sont des mesures infantilissantes, et pourraient procéder d'une sorte de « féminité toxique » (Jordan Peterson) : une inclination étouffante à mater, à traiter autrui comme un perpétuel mineur, dont la sécurité serait éternellement plus importante que l'autonomie. C'est une des idées-forces de ce livre, que toutefois Sowell avait déjà approfondie dans ce qu'il considère comme son premier bon ouvrage : *Knowledge and Decisions* (« Connaissance et décisions ») publié en 1980, récompensé par le prix du Law and Economics Center¹³. Hayek lui-même avait loué cet ouvrage en disant que Sowell « arrivait d'une façon originale à traduire des débats abstraits et théoriques dans des discussions concrètes

12. Voir Friedrich A. HAYEK, 1988, *la Présomption fatale : les erreurs du socialisme*, Paris, PUF, 1993, p. 101.

13. Institut de recherche américain, créé en 1974, qui promeut des études multidisciplinaires alliant le droit et l'économie, en particulier pour examiner l'impact des politiques économiques sur le droit et *vice versa*.

et réalistes à propos des problèmes centraux de l'économie politique contemporaine¹⁴. »

Depuis des décennies, armé de ces principes, Sowell traque les délires, au mieux, et les catastrophes sociétales, au pire, provoqués par ceux qui s'érigent en tuteurs des autres, qu'il a sarcastiquement baptisés dans un livre de 1995 « *the anointed* », les « oints », non pas du Seigneur, mais d'eux-mêmes : les membres des élites bien-pensantes qui s'autocongratulent¹⁵ en négligeant toute réalité qui les froisserait — ceux que Javier Milei a appelés en Argentine « *la casta* ». Sowell embrasse large : il s'intéresse aux programmes de gauche de lutte contre la pauvreté, contre la discrimination, contre les grossesses adolescentes et contre le manque d'éducation ; il va étudier les effets de la discrimination positive dans d'autres pays que les États-Unis, l'histoire des migrations, des persécutions des minorités et du logement — ainsi que des effets des lois sur celui-ci —, l'évolution de l'enseignement supérieur sous la pression des lois antiracistes. Bref, il fait comme... Karl Marx, jadis, avec des moyens de connaissance plus sophistiqués que la seule bibliothèque du British Museum, et sans nourrir un espoir révolutionnaire, mais en se souciant du bien-être concret des gens soumis aux expériences politico-sociétales des progressistes. Et ses études sont véritablement scientifiques, au sens où son savoir possède autant une valeur prédictive qu'historique. C'est ainsi qu'il a par exemple annoncé dès 2005 qu'une bulle immobilière allait éclater¹⁶ — et la crise de

14. « The Best Book on General Economics in Many a Year », *Reason*, vol. 13. Reason Foundation, p. 47-49.

15. Voir *The Vision of the Anointed: Self-Congratulation as a Basis for a Social Policy*, (« la Vision des élites bien-pensantes. L'autosatisfaction comme fondement des politiques sociales »), New York, Basic Books, 1995.

16. Voir « Froth in Frisco or Another Bubble ? » in *Wall Street Journal*, 26 mai 2005. Voir aussi par exemple l'étude « Segregation and subprime lending within and across metropolitan areas », Institute for Research on

Préface

2008 lui a malheureusement donné raison. Les fameux *subprimes* étaient en fait des prêts hypothécaires à risque élevé qui avaient été accordés en grand nombre aux « minorités » relativement insolvables, à la suite notamment de certaines lois « antiracistes » comme le « Community Reinvestment Act » de 1977. Entre la suppression de la mayonnaise de Duteurtre et l'effondrement de l'économie mondiale, il y a un point commun, c'est l'interventionnisme étatique fou.

En 1927, Panaït Istrati avait dit en constatant la réalité sordide de l'URSS de Staline : « Je vois les œufs cassés, où est votre omelette ? » Voilà qui pourrait tout à fait décrire l'attitude de Sowell devant les vastes programmes de la gauche américaine : livre après livre, chapitre après chapitre, il dresse l'inventaire des œufs cassés. Un des passages de ce livre surprendra sans doute nombre de lecteurs français : c'est le moment où il explique les effets néfastes sur l'emploi de l'existence d'une loi imposant un salaire minimum. À l'heure où, en France, on s'enorgueillit d'avoir relevé le SMIC de 2 % et où certains partis militent pour le relever à 1 600 euros net, ce sera sans doute un des passages les plus déconcertants. Ce fut tout aussi déconcertant pour le jeune Sowell lui-même, stagiaire dans une agence du travail du gouvernement américain en 1960, chargée de s'occuper du chômage à Puerto Rico, de constater empiriquement les problèmes causés par cette loi que l'on vante comme un acquis social indiscutable.

Certains lecteurs se souviendront peut-être que le problème de la fixation d'un salaire minimum par le gouvernement avait été déjà abordé frontalement par Hilaire Belloc, *in nuce*, dans le livre écrit en 1911 que nous avons traduit et publié en janvier 2024, *Vous ne posséderez rien. L'État servile*. Sowell redécouvre que cette loi crée du chômage, parce qu'elle fixe autoritairement le

Poverty, université de Wisconsin-Madison, <https://www.irp.wisc.edu/wp/wp-content/uploads/2019/03/Focus-34-4b.pdf>.

prix du travail en dehors de la loi de l'offre et de la demande. Et ce n'est pas sa seule surprise : en 1960, Sowell apprend simultanément que l'agence gouvernementale du travail, censée lutter contre le chômage des Portoricains, se désintéresse complètement de son analyse et, au contraire, préfère chercher d'autres causes, parce que l'agence elle-même ne pourrait plus justifier son existence si jamais elle résolvait le problème pour lequel elle a été instituée. Comme le dira Guy Debord, « ce florissant personnel syndical et politique [est] toujours prêt à prolonger d'un millénaire la plainte du prolétaire, à la seule fin de lui conserver un défenseur¹⁷ ».

À peu près au même moment, et à propos du même endroit, Puerto Rico, Sowell prend un chemin intellectuel parallèle à celui d'Ivan Illich, découvrant comme lui la contre-productivité des institutions¹⁸, et l'effet néfaste des initiatives gouvernementales pour mettre fin à la pauvreté. Le programme de développement économique du président Lyndon Johnson, baptisé « guerre contre la pauvreté », reviendra souvent sous la plume de Sowell comme une catastrophe ayant augmenté la dépendance envers l'État au lieu de la réduire ; de même, Illich est célèbre pour s'être opposé au volet international de cette « guerre », notamment dans un discours de 1968 intitulé « To Hell with Good Intentions¹⁹ » (« Au diable les bonnes intentions »), où il critiquait le programme des volontaires américains chargés d'aider les démunis (le Corps de la paix, Peace Corps), pour son approche néocolonialiste et paternaliste. Illich estimait que les jeunes volontaires américains, bien qu'animés de bonnes

17. « In girum imus nocte et consumimur igni », dans *Œuvres cinématographiques complètes*, Paris, Champ Libre, 1978.

18. Voir Ivan ILLICH, *la Convivialité*, Paris, Seuil, 1973. De 1956 à 1960, Ivan Illich fut recteur de l'université catholique de Puerto Rico.

19. Voir le texte original ici : https://www.uvm.edu/~jashman/CDAE195_ESCI375/To%20Hell%20with%20Good%20Intentions.pdf.

intentions, n'étaient pas équipés pour comprendre les réalités et les besoins locaux des pays en développement, contribuant ainsi à une forme d'ingérence culturelle et à une dépendance accrue des pays « aidés » envers les États-Unis. Sowell fait le même diagnostic en ce qui concerne l'augmentation de la dépendance envers les agences fédérales *au sein* des États-Unis.

On pourrait trouver étrange de rapprocher Sowell d'Ivan Illich, alors que le premier est considéré comme un conservateur, partisan du capitalisme, tandis que le second est classé comme un penseur radical anticapitaliste. Mais, au-delà des apparences, ils ont beaucoup en commun, à commencer par cette incessante préoccupation pour les conséquences concrètes des décisions politiques sur l'homme ordinaire, le Portoricain de base. C'est à lui qu'ils pensent tous deux lorsqu'ils critiquent la politique d'aide gouvernementale. Plus précisément, on peut dire que l'un et l'autre abhorrent « l'éthique de la conviction », et sont animés par la même « éthique de la responsabilité », pour reprendre une distinction établie par Max Weber²⁰.

Voilà ce qui distingue Sowell des « intellectuels » qu'il brocarde ouvrage après ouvrage : il ne peut pas être « indifférent aux conséquences de ses actions, et se défausser quand ces conséquences ne sont pas celles qu'il prévoyait, en invoquant la fatalité ou la méchanceté des hommes (comme le fait le partisan de "l'éthique de conviction")²¹. » C'est pourquoi Sowell reproche inlassablement aux « élites bien-pensantes » de n'avoir jamais à payer le prix de leurs décisions erronées. Il ne s'agit pas de méchanceté, mais d'une réaction de démystification et d'une défense de la dignité de la science, que ces « intellectuels », sans

20. Voir *le Savant et le Politique* (1919), trad. Julien Freund, Paris, Union générale d'éditions, 1963.

21. Catherine COLLIOT-THÉLÈNE, *la Sociologie de Max Weber*, Paris, La Découverte, 2006, p. 61.

cesse démentis par les faits, insultent. Car un savoir qui ne fournirait pas à celui qui le possède un certain pouvoir prédictif n'est que du vent²², si bien que quelqu'un qui n'arrive pas à anticiper *grosso modo* les conséquences de ses actions ne connaît en fait pas grand-chose. Les intellectuels animés simplement de « bonnes intentions », dont les projets se trouvent inexorablement anéantis par le réel, se révèlent alors des ignorants prétentieux, qui usurpent l'aura de la science pour fasciner des naïfs.

Une telle présentation pourrait donner l'impression que Sowell est une sorte de Christopher Lasch, qui vilipendait aussi les élites dans son dernier livre : « Du point de vue des gens qui sont obsédés comme d'une idée fixe par le racisme et le fanatisme idéologique, écrivait-il, la démocratie ne peut vouloir dire qu'une seule chose : la défense de ce qu'ils appellent la diversité culturelle. Mais il y a des questions bien plus importantes qui sont posées aux amis de la démocratie : la crise de la compétence ; la diffusion de l'apathie et d'un cynisme étouffant ; la paralysie morale de ceux qui mettent au-dessus de tout les valeurs "d'ouverture d'esprit"²³. »

Or, même s'il partage ces diagnostics, Sowell ne se contente pas de sermonner, et il n'attribue pas à la seule psychologie autant d'influence sociale que l'auteur de *la Culture du narcissisme*. Sowell est un homme de science responsable, cherchant à comprendre les relations sociales dans le but de minimiser les souffrances humaines, en éclairant les décideurs afin qu'ils évitent de prendre des mesures aux conséquences néfastes, surtout pour les plus démunis. Ainsi conviendrait-il d'appeler Sowell

22. Voir Karl POPPER, *la Logique de la découverte scientifique* (1934). « Nous ne pouvons exiger d'une théorie scientifique qu'elle soit vérifiable, mais seulement qu'elle soit falsifiable, c'est-à-dire qu'elle fasse des prédictions précises qui pourraient, en principe, être réfutées par l'expérience. »

23. Christopher LASCH, *la Révolte des élites et la Trahison de la démocratie* (1995), trad. fr., Paris, Flammarion, 2020, p. 125.

« sociologue²⁴ », si ce terme n'était pas devenu en France synonyme d'un douteux mélange des genres entre la recherche scientifique et l'activisme militant pour faire accepter des mesures « progressistes », car Sowell a développé patiemment au cours d'un demi-siècle un véritable savoir (prédictif) des relations entre les acteurs qui composent une société, en réfléchissant aux « incitations²⁵ » (*incentives*) que les différentes situations concrètes créent pour eux — une sorte de sagesse pratique, une *phronesis* (Aristote), diamétralement opposée aux champions du *yakafokon*.

Pourtant, c'est peut-être un certain approfondissement de la dimension psychologique qui manque à Sowell pour aller au bout de ses analyses. Son grand étonnement philosophique, renouvelé de décennie en décennie, consiste à se demander pour quelles raisons des individus, même très intelligents, préfèrent s'accrocher à des erreurs, à des illusions, plutôt que de tirer les leçons des faits. Un des chapitres les plus passionnants de ce livre pour les lecteurs français est le chapitre 11, où Sowell esquisse

24. On lira avec intérêt à ce propos *Changer de société. Refaire de la sociologie* de Bruno LATOUR, Paris, La Découverte, 2007.

25. « Adam Smith, le saint patron du capitalisme de marché, avait lui aussi une analyse systémique de la causalité. Il n'attribuait pas les avantages d'une économie capitaliste aux bonnes intentions des capitalistes. Au contraire, on pourrait dire que la vision d'Adam Smith des capitalistes en tant qu'individus était encore plus négative que celle de Karl Marx. Smith et Marx sont parvenus à des conclusions opposées quant aux avantages ou aux dommages causés par le capitalisme de marché, mais aucun n'a fondé ses conclusions sur les intentions des capitalistes. Chacun a fondé ses conclusions sur les incitations et les contraintes systémiques de la concurrence économique. Trop d'observateurs, y compris certains universitaires, raisonnent comme si les intentions se traduisaient automatiquement par des résultats », écrit Sowell dans *Discrimination and Disparities*, New York, Basic Books, 2018, ch. 11 (notre traduction). Est-il étonnant que, dans ces conditions, les « procès d'intention » soient devenus si courants ?

Préface

une sorte d'unité conceptuelle du « progressisme » à travers les âges. On apprendra avec intérêt que, pour les Américains, la période historique allant des années 1890 (la fin de la « frontière ») aux années 1920 est appelée « l'ère progressiste », et qu'elle est marquée par l'émergence du centralisme politique, par la lutte pour « la justice sociale » et l'expansion des « bénéfices sociaux » au détriment des libertés, en même temps que par... l'eugénisme, promu alors d'une façon non critique par la fine fleur de l'*intelligentsia* américaine, des éducateurs au président des États-Unis. La vision racialisée des nazis a été élaborée par un Américain, Madison Grant, ami des plus hauts responsables de l'État américain et auteur d'un best-seller intitulé *The Passing of the Great Race*, que le génocidaire Führer considérerait comme « sa Bible ».

La thèse qu'avance Sowell, c'est qu'il existe une convergence entre les *progressistes racistes* du début du xx^e siècle et les *progressistes wokes* du début du xxi^e siècle quant à leur rapport au réel. « Dans les premières décennies du xx^e siècle, écrit-il, alors que le progressisme était une force majeure toute neuve parmi les intellectuels américains et sur le champ politique, l'un de ses principes fondamentaux était le déterminisme génétique, c'est-à-dire la croyance en l'infériorité des races les moins performantes par rapport aux autres. / Plus tard, dans les dernières décennies du xx^e siècle, les progressistes nouvelle génération, qui avaient des opinions similaires sur d'autres questions telles que le rôle du gouvernement, la protection de l'environnement et la philosophie juridique, ont adopté un point de vue opposé sur les questions raciales. Les races les moins performantes sont désormais considérées comme automatiquement victimes du racisme, alors qu'elles étaient auparavant considérées comme automatiquement inférieures. Les conclusions sont différentes, mais la façon dont on utilise les données et celle dont on rejette opinions et données contraires sont très similaires. / Les deux

groupes de progressistes affichent une certitude absolue quant à leurs conclusions — sur ce sujet comme sur d'autres — et repoussent les critiques comme étant au mieux mal informées, au pire confuses ou malhonnêtes. »

Sowell est perplexe devant la fermeture d'esprit de ces élites²⁶. Plusieurs fois au cours de sa carrière, il a essayé d'approfondir les causes de cette irrationalité et de ce fanatisme. En plus de ses livres d'économie, dont la qualité et la clarté sont indéniables (en atteste le nombre de rééditions), Sowell a été régulièrement saisi par « le démon de la théorie » (Freud) et a tenté d'aller au-delà des faits qui lui sont chers, pour comprendre ses adversaires. C'est ainsi qu'en 1987 il a écrit *A Conflict of Visions: Ideological Origins of Political Struggles* (« Un conflit de visions : les origines idéologiques des luttes politiques »), en 1995 *The Vision of the Anointed* déjà mentionné, et en 1999 *The Quest for Cosmic Justice*. La trace de ces recherches « méta-économiques » se retrouve bien sûr dans son dernier ouvrage, *Illusions de la justice sociale*.

Notre auteur constate bien à chaque fois que bien des gens, même très intelligents, poursuivent des mirages²⁷, et, à le lire, on sent l'exaspération d'un homme profondément bon qui essaie en vain de réveiller des somnambules. Il accumule des faits par-dessus des faits, mobilise des montagnes de références statistiques, ethniques, géographiques, historiques, dans l'espoir de dessiller les yeux des aveugles qui marchent à leur perte. Mais,

26. On lira avec intérêt *The Closing of the American Mind* d'Allan BLOOM (1987), en français *L'Âme désarmée*, rééd., Paris, Les Belles Lettres, 2018. Ce philosophe fut un ancien collègue de Sowell à l'université Cornell, où, en 1969, ils assistent ensemble, impuissants, à la capitulation des autorités devant les étudiants gauchistes déchaînés et armés qui occupent l'université, dans une version « sixties » des événements d'Evergreen de 2017. Voir THOMAS SOWELL « The Day Cornell Died ». <https://www.hoover.org/research/day-cornell-died>.

27. Voir le deuxième opus de l'œuvre maîtresse de HAYEK, *Droit, législation et liberté*, « Le mirage de la justice sociale » (1976), trad. fr. PUF, Paris, 1982.

quand paraît un de ses nouveaux livres, ses détracteurs l'accueillent avec le même haussement d'épaules : « Ah ! Sowell va encore cirer les bottes des Républicains » — sans parler des scélérats qui le traitent depuis cinquante ans de « Noir de service ». Il est vain de chercher à contrer cette tactique rhétorique semi-habile, que C. S. Lewis avait baptisée « bulvérisme²⁸ » : le fait de se préoccuper non pas de savoir si ce qu'affirme quelqu'un est bien vrai, c'est-à-dire s'il y a adéquation entre l'intellect et la chose, mais d'évaluer sans cesse de qui cette vérité « fait le jeu », et de l'écarter complètement si, par hasard, elle arrange ses adversaires politiques. On peut bien sûr toujours se demander de qui une vérité particulière fait le jeu, mais seulement *après* avoir enquêté pour savoir si la chose est véridique ou non. Parce que cette vérité ne s'éclipsera pas comme par magie si on s'aperçoit qu'elle peut servir les intérêts des adversaires politiques.

Dans *A Conflict of Visions*, Sowell tente d'expliquer la différence entre « la gauche » et « la droite », en distinguant les partisans des *solutions* dans l'Histoire (les progressistes qui ont foi dans la perfectibilité humaine²⁹), des défenseurs des *compromis* (« *trade-offs* ») (les conservateurs qui ne se font pas d'illusions sur la nature des hommes — comme Edmund Burke, qu'il admire et qu'il imite, comme il le rappelle dans la conclusion d'*Illusions de la justice sociale*). Son analyse est proche de celle que développe Hannah Arendt dans *Essai sur la Révolution*³⁰, opposant, comme l'éminente philosophe politique, la Révolution américaine en quête de *compromis*, de « *checks and balances* » et

28. Voir *Dieu au banc des accusés* (1970), trad. fr., éd. Empreinte temps présent, 2020.

29. Une preuve parmi des millions d'autres de la persistance cette mentalité, le recueil de textes du collectif Tiqqun, les radicaux anti-capitalistes français les plus doués des derniers temps, s'intitule *Tout a failli, vive le communisme !* (Paris, éd. la Fabrique, 2009.)

30. Trad. fr., Paris, Éditions Gallimard, 1967.

d'État de droit (*rule of law*) à la Révolution française, lancée dans une course effrénée aux *solutions*, voulant absolument réformer la nature humaine, et aboutissant en raison même de cette intransigeance à des bains de sang. Plus tard, dans *The Quest for the Cosmic Justice*, Sowell parviendra à la conclusion que l'engouement progressiste pour l'égalité résulte d'un renversement moral : « L'envie était autrefois considérée comme l'un des sept péchés capitaux avant de devenir l'une des vertus les plus admirées sous son nouveau nom de "justice sociale"³¹ », écrit-il dans un ouvrage sur lequel on sent planer l'influence du grand livre d'Helmuth Schoeck, *L'Envie : une histoire du mal*³².

Mais l'obstination dans le déni est un élément qui résiste à cette analyse. Freud a toutefois proposé un début d'explication de cette tactique d'autruche, quand il a distingué l'erreur factuelle proprement dite de *l'illusion*, qui est une croyance dans la motivation de laquelle « la réalisation d'un désir est prévalente » indépendamment « des rapports de cette croyance à la réalité »³³. Ce que Freud voulait dire, c'est que chacun voit midi à sa porte : on s'attache aux illusions parce qu'elles satisfont des aspirations profondes, en dehors de tout rapport avec les faits, *en tant qu'aspirations* ; c'est pourquoi d'ailleurs les faits n'ont pas de prise sur elles. Dans le cas de la quête de justice sociale, si tant de gens de bonne volonté et avec les meilleures intentions sont progressistes, c'est parce que c'est seulement de cette façon-là qu'ils peuvent se sentir « bons » ; ce n'est qu'en espérant établir le paradis sur terre et en y travaillant qu'ils pensent que leur vie a un sens³⁴.

31. Ouvr. cité, p. 77, notre traduction.

32. Édition originale, 1966. Trad. fr., Paris, Les Belles Lettres, 1995, 2^e éd.

33. *L'Avenir d'une illusion* (1927), trad. fr. Marie Bonaparte.

34. Lors du fameux discours au XX^e Congrès du Parti communiste d'URSS (25 février 1956), où Khrouchtchev a dénoncé avec virulence le culte de la personnalité de Staline, certains dignitaires soviétiques présents dans la salle ont fait des infarctus, et d'autres se sont ensuite suicidés.

« L'éthique de la conviction » a cet avantage sur « l'éthique de la responsabilité » qu'elle perçoit son propre optimisme débridé comme un gage d'avancement vers cet « âge d'or ». Elle a le désavantage de se fracasser sans cesse sur le réel : comme on le disait avec humour noir dans la Roumanie communiste de mon enfance, de « se battre pour la paix dans le monde jusqu'à ce qu'il ne reste plus pierre sur pierre ».

L'horizon de la pensée de Sowell, et ce qui compléterait ses analyses inquiètes, ce sont les écrits des philosophes qui ont étudié les phénomènes totalitaires : Jules Monnerot, Hannah Arendt, Alain Besançon, Raymond Aron et Eric Voegelin sont les premiers noms qui viennent à l'esprit. Jules Monnerot a parlé du communisme soviétique comme d'une « religion séculière », et il est malheureux qu'Arendt, avec plus de puissance politique et plus de sarcasme, ait éclipsé ces analyses de la *Sociologie du communisme*³⁵, parce que la « quête de la justice cosmique » est bien une sorte de « religion séculière ». Eric Voegelin, de son côté, a résumé le problème totalitaire avec sa formule lapidaire « *Don't immanentize the eschaton !* » : « Ne faites pas de la destinée finale du monde quelque chose d'immanent », c'est-à-dire ne cherchez pas à instaurer le paradis sur Terre³⁶. Cette « immanenti-sation » désigne exactement le passage de la justice classique que défend Sowell à la « justice sociale », dont il observe l'expansion inconsidérée.

Lorsque le très socialiste mais néanmoins très perspicace Bertrand Russell visite l'URSS en 1920, il rencontre Lénine et remarque un défaut majeur dans sa vision du monde, qui affecte

35. Voir Hannah Arendt, *Totalitarianism and the Social Sciences* de Peter BAEHR, Stanford, Stanford University Press, 2010, § 4, p. 93 et suiv.

36. Voir Eric VOEGELIN, *The New Science of Politics*, 1952, dans *The Collected Works of Eric Voegelin*, volume 5, « Modernity Without Restraint », édité et présenté par Manfred Henningsen, University of Missouri Press, Columbia, Missouri, 1999, p. 185.

Préface

par capillarité tous les autres bolcheviques : ceux-ci surestiment l'importance de l'oppression économique par rapport aux autres formes d'abus de pouvoir. Ils croient « qu'il n'y a pas d'autre esclavage que l'esclavage économique, et que, le jour où tous les biens seront mis en commun, la liberté parfaite régnera ³⁷. » On sait ce que cette croyance folle a donné comme résultats du vivant de Lénine et pendant les soixante-dix ans qui ont suivi sa mort. Pourtant, cent ans après, c'est la même folie qui revoit le jour avec la promotion d'un égalitarisme qui méprise toute autre valeur.

Jules Monnerot avait appelé « logolâtrie ³⁸ » cette adoration excessive des mots et des concepts abstraits — souvent au détriment de la réalité concrète — qu'il avait constatée chez les communistes. Certains concepts comme « l'égalité » ou « la justice sociale » deviennent alors des « idoles » verbales que l'on accepte sans question, ce qui finit par empêcher toute pensée critique véritable et aboutit à une sorte de vénération doctrinaire. Quand le CESE nous explique que « L'EVARS [est] un droit pour l'émancipation des enfants, un devoir pour aller vers une société égalitaire ³⁹ », qu'est-ce sinon une manifestation patente de « logolâtrie » devant « l'égalité » ? Pourquoi y aurait-il un *devoir* d'aller vers une société égalitaire ? Quel sera le prix de ces efforts ? Éduquer les enfants à la vie affective peut-il passer par la menace pénale envers les parents ? Qu'en est-il d'autres valeurs, comme la pudeur, l'amour, la liberté, la bonne entente entre les hommes et les femmes, l'amour des parents pour les enfants ? Comme l'a écrit Sowell : « *la justice à tout prix* n'est pas la justice. Après tout, qu'est-ce qu'une injustice si ce n'est l'imposition

37. Voir *la Théorie et la Pratique du bolchévisme*, trad. fr. André Pierre, Paris, éd. de la Sirène, 1921, p. 169.

38. Voir *Sociologie du communisme* (1949), nouvelle édition revue et augmentée, Paris, Gallimard, 1963.

39. Rapport cité, p. 17.

Préface

arbitraire d'un coût — qu'il soit économique, psychique ou autre — à une personne innocente ? Et si la correction d'une injustice impose un autre coût arbitraire à une autre personne innocente, ne s'agit-il pas également d'une injustice⁴⁰ ? »

Une légende urbaine fait dire à Einstein : « La folie, c'est de faire toujours la même chose et d'espérer un résultat différent. » N'est-ce pas l'histoire de l'humanité qui se répète, non pas parce qu'on ne la connaîtrait pas, mais parce qu'on se dit que *cette fois-ci* les mêmes mesures erronées donneront des fruits meilleurs ? Cependant, on ne cueille pas le raisin sur des buissons d'épines, rappellent avec obstination les vigiles qui scrutent l'avenir aussi bien que le passé, et c'est pour cela qu'ils sont haïs, comme l'est Thomas Sowell. *Illusions de la justice sociale*, aboutissement d'un demi-siècle de recherches approfondies sur la question de « la justice sociale », est *le cri de la raison* d'un homme intègre cherchant à armer ceux qui souhaitent lutter contre ce totalitarisme qui vient⁴¹, contre cette logolâtrie de l'égalité, contre cette injustice qui se donne pour le summum de la justice. Si beaucoup de problèmes nous viennent des Amériques, pour pousser comme des champignons toxiques sur notre terreau rousseauiste, voici aussi, avec ce livre, un des antidotes qu'on y a élaborés.

Radu STOENESCU

40. *The Quest for Cosmic Justice*, New York, Simon & Schuster, 1999, p. 28.

41. Voir *le Totalitarisme sans le goulag* de Mathieu BOCK-CÔTÉ, Paris, les Presses de la Cité, 2023.